
LA DIALECTIQUE SOCIALE

(Fin^{1.})

I. L'ACCOUPLLEMENT LOGIQUE.

Après avoir parlé des inventions ou des découvertes qui se combattent et se substituent, j'ai à traiter de celles qui s'entr'aident et s'accumulent. Notons, en premier lieu, que les découvertes sont toujours plus ou moins fausses, comme les inventions sont toujours plus ou moins inutiles ou inadaptées, et que, par suite, les premières comme les secondes sont substituables; mais que les inventions, en revanche, sont toujours plus ou moins utiles, comme les découvertes sont plus ou moins vraies, et que, par conséquent, celles-là comme celles-ci sont accumulables.

Autre observation. L'ordre que nous avons suivi ne doit pas laisser croire que le progrès par substitution est, si l'on remonte aux origines, le prédécesseur du progrès par accumulation. En réalité, celui-ci a dû précéder nécessairement celui-là, de même que, visiblement, il le suit; il est l'alpha et l'oméga; et l'autre n'est qu'un moyen terme. — Les langues, par exemple, ont certainement commencé à se former par une acquisition successive de mots, de formes verbales, qui, exprimant des idées inexprimées encore, n'ont trouvé aucune rivalité à vaincre pour s'établir; et cette circonstance a facilité sans doute leurs premiers pas. Au premier début de la plus ancienne religion, les légendes et les mythes dont elle s'est enrichie, réponses à des questions toutes neuves encore, n'ont trouvé pour les contredire aucunes solutions antérieures, et il leur était facile de ne pas se contredire entre eux, puisqu'ils répondaient séparément à des questions différentes. Les coutumes les plus primitives ont eu sans doute de la peine à s'implanter sur l'indiscipline propre à l'état de nature; mais, répondant à des problèmes juridiques non encore posés, réglant des rapports individuels sans règles encore, elles ont eu la chance de n'avoir aucunes coutumes préexistantes à combattre,

1. Voir le numéro précédent de cette *Revue*.

et il leur était aisé de ne pas se combattre entre elles. Enfin, les plus anciennes organisations politiques ont dû croître jusqu'à un certain point sans lutte interne, par voie de développement non contrarié, soit militairement, soit industriellement. La première forme quelconque de gouvernement a été une réponse au besoin de sécurité qui n'avait jusque-là reçu aucune satisfaction, et cette circonstance a été favorable à son établissement. Quand l'art de la guerre venait de prendre naissance, toute arme nouvelle, tout exercice nouveau, toute nouvelle tactique pouvait s'ajouter aux précédents; de nos jours, il est bien rare qu'un nouvel engin meurtrier ou un nouveau règlement militaire n'en rende pas quelque autre inutile, et ne se heurte pas quelque temps à cet obstacle. Quand l'industrie naissait, sous sa forme pastorale et agricole, chaque nouvelle plante cultivée, chaque nouvel animal apprivoisé s'ajoutait aux faibles ressources déjà acquises du potager et de l'étable, du champ et de la grange, au lieu de se substituer, comme de nos jours, à d'autres plantes, à d'autres animaux domestiques à peu près équivalents. Et pareillement alors chaque observation nouvelle, astronomique ou physique, éclairant un point jusque-là obscur de l'esprit humain, prenait place sans entraves à côté des observations antérieures qu'elle ne contredisait guère. Il s'agissait de défricher des terres vagues et incultes, non de mieux cultiver des terres déjà travaillées et possédées par d'autres.

Mais, remarquons-le, l'accumulation qui précède la substitution par duels logiques, ne doit pas être confondue avec l'accumulation qui la suit. La première consiste en une agrégation lâche d'éléments dont le lien principal consiste à *ne pas se contredire*; la seconde, en un faisceau vigoureux d'éléments qui, non seulement ne se contredisent pas, mais le plus souvent *se confirment*. Et cela devait être, en vertu du besoin toujours croissant de foi massive et forte. — Nous avons déjà pu voir ci-dessus la vérité de cette remarque; elle nous apparaîtra bien mieux tout à l'heure. En toute matière, nous allons le montrer, il y a à distinguer les inventions ou les découvertes susceptibles de s'accumuler indéfiniment (quoiqu'elles puissent aussi être substituées), et celles qui, passé une certaine limite d'accumulation, ne peuvent qu'être remplacées si le progrès continue. Or, le triage des unes et des autres s'opère assez naturellement au cours du progrès; les premières viennent avant les secondes, et se poursuivent encore après l'épuisement de celles-ci; mais, après, elles se présentent avec un caractère systématique qui, avant, leur faisait défaut.

Une langue peut s'accroître d'une manière illimitée par l'addition

de nouveaux mots, répondant à des idées nouvellement apparues; mais si rien n'empêche le grossissement de son dictionnaire, les accroissements de sa grammaire ne sauraient aller bien loin, et, au delà d'un petit nombre de règles et de formes grammaticales pénétrées d'un même esprit, répondant plus ou moins bien à tous les besoins du langage, aucune règle, aucune forme nouvelle ne peut surgir qui n'entre en lutte avec d'autres et ne tende à refondre l'idiome sur un plan différent. Si, dans une langue qui possède la déclinaison, l'article se glisse, il faudra presque toujours (le grec, avec son exubérance essentielle, fait exception) que l'article élimine à la longue la déclinaison ou que la déclinaison repousse l'article. — Or, remarquons-le, après que la grammaire d'une langue est fixée, son vocabulaire ne cesse pas de s'enrichir; au contraire, il s'augmente plus vite encore; et, en outre, à partir de cette fixation, chaque terme importé, non seulement ne contredit pas les autres, mais encore confirme indirectement, en revêtant à son tour la même livrée grammaticale, les propositions implicites contenues en eux. Par exemple, chaque mot nouveau qui entrait en latin avec la terminaison *us* ou *a* et en se déclinant, semblait répéter et confirmer ce que disaient tous les autres mots terminés et déclinés de même, à savoir ces propositions générales : « *us* et *a* sont des signes de latinité; *i*, *o*, *um*, *æ*, *æ*, *am*, sont les signes du génitif, du datif, de l'accusatif, etc. »

Les religions, comme les langues, peuvent être envisagées sous deux aspects. Elles ont une partie narrative et légendaire, leur dictionnaire à elles, par laquelle elles débutent; et elles ont aussi leur partie dogmatique et rituelle, sorte de grammaire religieuse. La première, composée de récits bibliques ou mythologiques, d'histoires de dieux, de demi-dieux, de héros et de saints, peut se développer sans fin; mais la seconde ne comporte pas une extension pareille : un moment vient où, tous les problèmes capitaux qui tourmentent la conscience ayant reçu leur solution telle quelle dans une religion, au point de vue de son principe propre, aucun dogme nouveau ne peut s'y introduire sans contredire en partie les précédents; et où, pareillement, un rite nouveau, en tant qu'expressif de dogmes, ne peut y être importé sans entrave quand tous les dogmes ont déjà leur expression rituelle. — Or, après que le *credo* et le rituel d'une religion sont arrêtés, son martyrologe, son hagiographie, son histoire ecclésiastique, ne laissent pas d'aller s'enrichissant, et même plus rapidement que jamais; de plus, par le caractère conformiste, orthodoxe, de tous leurs actes, de toutes leurs pensées, de leurs miracles mêmes, les saints, les martyrs, les fidèles de cette

religion adulte, non seulement ne se contredisent pas entre eux, mais se répètent et se confirment mutuellement; en quoi ils diffèrent des personnages divins ou héroïques, des dieux et des demi-dieux, des patriarches et des apôtres, et aussi bien des légendes et des prodiges, qui s'y sont succédé avant la constitution du dogme et du culte.

Nous devons ouvrir ici une parenthèse pour faire une observation assez importante. Suivant que la partie narrative d'une religion l'emportera en elle sur sa partie dogmatique, ou *vice versa*, cette religion se présentera comme indéfiniment modifiable et plastique, ou comme essentiellement immuable. Dans le paganisme gréco-latin, le dogme n'est presque rien, et, dès lors, le culte n'ayant presque pas de signification dogmatique, son symbolisme est du genre plutôt narratif. C'est, par exemple, un épisode de la vie de Cérès ou de Bacchus qu'on cherche à représenter. Compris de la sorte, les rites deviennent accumulables à l'infini. Si le dogme est peu de chose, la narration est presque tout dans le polythéisme antique. D'où une incroyable facilité d'enrichissement, analogue au gonflement d'un idiome moderne, tel que l'anglais, qui, grammaticalement très pauvre, s'incorpore toute espèce de vocables venus de l'étranger, moyennant un léger changement de leur terminaison, sorte de baptême linguistique. Pourtant, si cette aptitude à grossir sans mesure est une cause de viabilité pour une religion narrative, cela ne veut pas dire qu'elle soit particulièrement résistante aux attaques de la critique. Toute autre est la solidité d'un système théologique, d'un corps de dogme et de rites dogmatiques, qui s'appuient ou paraissent s'appuyer l'un l'autre, et qui, combattus un jour par un contradicteur du dehors, se redressent tous pour protester en bloc.

Mais revenons. Il en est de la science comme de la religion, qu'elle aspire à remplacer. La science, en tant qu'elle énumère et raconte simplement des faits, des données de nos cinq sens, est, il est vrai, susceptible d'une extension indéfinie, et elle débute par n'être de la sorte qu'une simple collection de phénomènes non rattachés les uns aux autres, non contradictoires non plus. Mais, en tant qu'elle dogmatise à son tour et légifère, qu'elle conçoit des théories propres à donner aux faits l'air de se confirmer mutuellement au lieu de se borner à ne pas se contredire; ou même en tant qu'elle synthétise à son insu les apports de la sensation sous des formes mentales innées, qui sont des propositions générales implicites, et qu'on appelle le temps, l'espace, la matière, la force; à ce point de vue, la science est peut-être la plus inextensible des œuvres humaines. Sans doute les théories scientifiques se perfectionnent, mais c'est en se substituant, non sans des retours périodiques, pendant que les observations et

les expériences s'accroissent; et l'on voit reparaître d'âge en âge certains chefs généraux d'explication, l'atomisme, le dynamisme (appelé évolutionisme de nos jours), la monadologie, l'idéalisme (de Platon ou d'Hégel), cadres inflexibles du régiment grossissant et débordant des faits. Seulement, parmi ces idées maîtresses, parmi ces hypothèses ou *inventions* scientifiques, il en est quelques-unes qui se confirment de mieux en mieux entre elles et qui sont de plus en plus confirmées par l'accumulation continue des phénomènes découverts, lesquels, par suite, ne se bornent plus à ne pas se contredire, mais se répètent et se confirment les uns les autres comme rendant témoignage ensemble à une même loi, à une même proposition collective. Avant Newton, les découvertes qui se succédaient en astronomie ne se contredisaient point; depuis Newton, elles se confirment. L'idéal serait que chaque science distincte fût réductible, comme l'astronomie moderne, à une formule unique, et que ces formules différentes eussent pour lien une formule supérieure; qu'en un mot il n'y eût plus les sciences, mais la Science; comme dans une religion polythéiste qui est devenue monothéiste par voie de sélection, il n'y a plus les dieux, mais Dieu. Semblablement, dans une tribu, naguère pastorale, qui devient une nation agricole, puis manufacturière, et qui ajoute de la sorte à ses pâturages des terres à blé, des rizières, des vergers, des jardins de plus en plus riches, des fabriques de plus en plus compliquées, les intérêts ne cessent de se multiplier, et les actes législatifs ou les règles coutumières qui s'y appliquent vont s'accumuler aussi, beaucoup plus que s'abrogeant. Mais les principes généraux du droit, qui finissent par se faire jour au milieu de ce pêle-mêle, sont en nombre toujours limité, et pour eux progrès c'est remplacement. Or, après la formation de cette grammaire juridique, le dictionnaire juridique appelé en France *Bulletin des lois* peut bien encore grossir à vue d'œil et même avec une activité redoublée, mais les lois qui se succèdent, dès lors, se présentent revêtues d'un même uniforme théorique qui les rend aptes à former un code, code rural, code de commerce, code maritime, etc., systématisation impossible auparavant.

Enfin, au point de vue gouvernemental (dans le sens large où j'entends le mot gouvernement, c'est-à-dire comme l'*activité dirigée* d'une nation sous toutes ses formes), des distinctions analogues se produisent. Nous savons que l'activité nationale dirigée est soit belliqueuse, soit laborieuse, et que la première se subdivise en forces militaires et en forces politiques, suivant qu'elle consiste en guerre courte et sanglante d'armées ou en guerre longue et orageuse de

partis, en une oppression de l'étranger vaincu et tributaire ou en une oppression de l'adversaire intérieur battu et accablé d'impôts. Eh bien, il est remarquable que, dans ces deux subdivisions à la fois, le côté administratif se déploie et se perfectionne incessamment, au fur et à mesure que les fonctions se multiplient, tandis que l'art de la guerre et l'art de la politique se réduisent toujours à quelques plans simples et justes, à quelques desseins pratiques et opportuns, inspirations du génie, qui, en se suivant, se remplacent au lieu de s'ajouter. Mais c'est seulement après avoir été saisies et mises en œuvre par ce plan ou ce dessein, que les fonctions soit civiles soit militaires deviennent convergentes au lieu de se borner à n'être pas trop divergentes, et forment un véritable État ou une véritable armée au lieu de former une fédération barbare ou une horde.

Quant à la partie laborieuse, industrielle, de l'activité nationale dirigée, elle comporte les mêmes remarques, mais sous le bénéfice de certaines observations. L'industrie ne saurait être que par abstraction, avons-nous dit, isolée de la morale et de l'esthétique dominante à chaque époque. Si on l'y rattache, comme il convient, on s'aperçoit que, parmi les inventions ou les idées nouvelles relatives au travail, les unes, mais non les autres, sont susceptibles, ainsi qu'on l'a tant répété, de progrès indéfinis, c'est-à-dire d'une accumulation presque sans fin. L'*outillage industriel*, en effet, ne cesse de s'accroître; mais les *fins* au service desquelles se met, au bout d'un temps, cet ensemble de moyens, ne se suivent qu'en s'éliminant l'une l'autre. A première vue, et à prendre en bloc les moyens et les fins sans les distinguer, il semble que les industries des diverses époques se soient remplacées entièrement. Rien ne ressemble moins à l'industrie grecque ou romaine que l'industrie assyrienne, à l'industrie de notre xvii^e siècle que celle du moyen âge, et à notre grande industrie contemporaine que la petite industrie de nos aïeux. Effectivement, chacun de ces grands faisceaux d'actions humaines a pour lien et pour âme quelque grand besoin dominant qui change en entier d'un âge à l'autre : besoin de préparer sa vie posthume, besoin de flatter ses dieux, d'embellir et d'honorer sa cité, besoin d'exprimer sa foi religieuse ou son orgueil monarchique, besoin de nivellement social. Et le changement de ce but supérieur nous explique la succession de ces œuvres saillantes où toute une époque se résume : le tombeau en Égypte, le temple en Grèce, le cirque ou l'arc de triomphe à Rome, la cathédrale au moyen âge, le palais au xvii^e siècle, les gares ou plutôt les constructions urbaines aujourd'hui. Mais, à vrai dire, ce qui a disparu de la sorte sans retour, ce sont les civilisations plutôt que les industries passées, si l'on doit

entendre par civilisation l'ensemble des buts moraux ou esthétiques d'une époque et de ses *moyens* industriels, la rencontre toujours accidentelle, en partie, des premiers avec les seconds : car ces buts ont employé ces moyens parce qu'ils les ont rencontrés, mais ils auraient pu en utiliser d'autres, et ces moyens ont servi ces buts, mais ils étaient prêts à servir des fins différentes. Or, ces fins passent, mais ces moyens restent, en ce qu'ils ont d'essentiel. Une machine moins parfaite se survit, au fond, par une sorte de métépsychose, dans la machine plus parfaite et plus complexe qui, en apparence ou à certains égards, l'a tuée; et toutes les machines simples, le bâton, le levier, la roue, se retrouvent dans nos outils plus modernes. L'arc subsiste dans l'arbalète, l'arbalète dans l'arquebuse et le fusil. Le char primitif subsiste dans la voiture suspendue, celle-ci dans la locomotive qui a non pas chassé mais absorbé la diligence en lui ajoutant quelque chose, à savoir la vapeur et une vitesse supérieure, tandis que le besoin chrétien du salut mystique a réellement chassé et non absorbé le besoin romain de la gloire patriotique, comme la théorie de Copernic le système de Ptolémée.

En somme les inventions industrielles qui se poursuivent depuis des millions d'années sont comparables au dictionnaire d'une langue ou aux faits de la science. Beaucoup d'outils et de produits, à la vérité, comme je l'ai dit plus haut, ont été détrônés par d'autres, de même que beaucoup d'informations moins exactes ont été expulsées par des connaissances plus vraies; mais, en somme, le nombre des outils et des produits, comme celui des connaissances, s'est toujours grossi. La science proprement dite, recueil des faits qui peuvent servir à prouver une théorie quelconque, fait pendant à l'industrie proprement dite, trésor d'engins et de procédés qui peuvent servir à réaliser une esthétique ou une morale quelconque. L'industrie en ce sens est la *matière* dont la *forme* est fournie par des idées régnantes sur la justice et la beauté, sur le *quid deceat quid non* dour la direction jugée la meilleure de la conduite. Et, par l'industrie, j'entends l'art aussi, en tant que distinct de l'idéal changeant qui l'inspire, et qui prête à ses secrets, à ses habiletés multiples, leur âme profonde. Or, soit avant soit après la formation d'une morale et d'une esthétique arrêtées, c'est-à-dire d'une hiérarchie de besoins consacrée par un jugement unanime, les ressources de l'industrie, y compris les ingéniosités des artistes et même des poètes, vont se multipliant; mais, avant, elles s'éparpillent, après elles se concentrent, et c'est alors seulement qu'une même pensée implicite s'affirmant dans toutes les branches du travail national, elles donnent le spectacle de cette mutuelle confirmation, de cette

orientation unique, de cette admirable harmonie interne que la Grèce et notre XII^e siècle ont connues, que nos petits-neveux reverront peut-être.

Pour le moment, il faut l'avouer, et cette remarque nous conduit à de nouvelles considérations, notre époque moderne et contemporaine cherche son pôle. Ce n'est pas à tort qu'on a signalé son caractère principalement scientifique et industriel. Par là il faut entendre que, théoriquement, la recherche heureuse des faits l'a emporté sur la préoccupation des idées philosophiques, et que, pratiquement, la recherche heureuse des moyens l'a emporté sur le souci des buts de l'activité. Cela veut dire que, partout et toujours, notre monde moderne s'est précipité d'instinct dans la voie des découvertes ou des inventions accumulables, sans se demander si les découvertes et les inventions substituables, qu'il négligeait, ne donnaient pas seules aux premières leur raison d'être et leur valeur. Mais, nous, posons-nous maintenant cette question : est-il vrai que les côtés non extensibles indéfiniment de la pensée et de la conduite sociales (grammaires, dogmes et théories; principes de droit, stratégie et programme politique, esthétique et morale) méritent moins d'être cultivés que les côtés extensibles indéfiniment (vocabulaires, mythologies et sciences de faits; coutumes et bulletins des lois, administrations militaires et civiles, industries)?

Nullement. Le côté substituable, inextensible au delà d'un certain degré, est toujours au contraire le côté essentiel. La grammaire, c'est toute la langue; la théorie, c'est toute la science, et le dogme, toute la religion. Les principes, c'est tout le droit. La stratégie, c'est toute la guerre. L'idée politique, c'est tout le gouvernement. La morale, c'est tout le travail, car l'industrie vaut ce que vaut son but. Et l'idéal, on me l'accordera bien, c'est tout l'art. — A quoi bon les mots, sinon à faire des phrases? A quoi bon les faits, sinon à faire des théories? A quoi bon les lois, sinon à faire éclore ou à consacrer des principes supérieurs du droit? A quoi bon les *armes*, les manœuvres, les administrations diverses d'une armée, sinon à entrer dans le plan stratégique du général en chef? A quoi bon les services, les fonctionnements, les administrations multiples d'un État, sinon à servir les desseins politiques de l'homme d'État dans lequel s'incarne le parti vainqueur? A quoi bon les métiers et les produits divers d'un pays, sinon à concourir aux fins de la morale régnante? et à quoi bon les écoles artistiques et littéraires et les œuvres d'art d'une société, sinon à formuler ou à fortifier son idéal propre?

Seulement, il est bien plus facile de progresser dans la voie des acquisitions et des enrichissements toujours possibles que dans la voie

des remplacements et des sacrifices toujours nécessaires. Il est bien plus aisé d'entasser néologismes sur néologismes que de mieux parler sa langue, et d'y introduire ainsi par degrés des améliorations grammaticales; de collectionner des observations et des expériences dans les sciences que d'y apporter des théories plus générales et plus démontrées; de multiplier les miracles et les pratiques de piété dans sa religion que d'y substituer à des dogmes usés des dogmes plus rationnels; de fabriquer les lois à la douzaine que de concevoir le principe d'un droit nouveau, plus propre à concilier tous les intérêts; de compliquer les armements et les manœuvres, les bureaux et les fonctions, et d'avoir d'excellents administrateurs militaires ou civils, que d'avoir des généraux ou des hommes d'Etat éminents qui conçoivent à l'instant voulu le plan qu'il faut et contribuent par leur exemple à renouveler, à perfectionner l'art de la guerre et de la politique; de multiplier ses besoins grâce à la variété toujours plus riche de ses consommations entretenues par les industries les plus diversifiées, que de substituer à son besoin dominant un besoin supérieur et préférable, plus propre à faire l'ordre et la paix; enfin, de dérouler artistiquement l'inépuisable série des habiletés et des tours de force que d'entrevoir la moindre lueur d'un beau nouveau, jugé plus digne de susciter l'enthousiasme et l'amour.

Mais notre Europe moderne s'est un peu laissé entraîner par l'attrait d'une facilité décevante. De là, le contraste qui frappe, notamment, entre son abondance législative et sa faiblesse juridique (qu'en la compare, sous ce rapport, à Rome sous Trajan, à Constantinople même sous Justinien!), ou entre son exubérance industrielle et sa pauvreté esthétique (qu'on la compare, à cet égard, aux beaux jours du moyen âge français ou de la Renaissance italienne!); je pourrais, dans une certaine mesure, ajouter : entre ses sciences et la philosophie de ses sciences. Mais je me hâte de reconnaître que le côté philosophique de son savoir, quoique cultivé avec une négligence relative, a été l'objet d'une culture bien autrement étendue et profonde que le côté moral de son activité. L'industrie, à ce point de vue, est notablement en retard sur la science. Elle a suscité de tous côtés des besoins factices qu'elle satisfait pêle-mêle sans s'inquiéter du triage à faire entre eux et de leur meilleur accord; en cela elle est semblable à la science mal digérée du seizième siècle qui provoquait dans tous les cerveaux une floraison d'hypothèses, de bizarreries pédantesques, incohérentes, toutes séparément nourries d'une certaine quantité de faits. Il s'agit, pour l'activité, pour la civilisation contemporaine, de liquider ce chaos de besoins hétérogènes, comme il s'agissait pour la science du xvi^e siècle de régler

l'imagination des savants et de retrancher la plupart de leurs conceptions au profit de quelques autres, transformées en théories. Quels sont les besoins simples et féconds que développera l'avenir, et quels sont les besoins touffus et stériles qu'il élaguera? Là est le secret. Il est difficile à trouver, mais il doit être cherché. Tous ces besoins discordants ou mal accordés qui fleurissent sur tous les points du sol industriel, et ont leurs adorateurs passionnés, constituent une sorte de fétichisme ou de polythéisme moral qui aspire à se résoudre en un monothéisme moral, compréhensif et autoritaire, en une Esthétique neuve et forte. — Aussi est-ce bien plutôt l'industrie que la civilisation qui a progressé dans notre siècle. Et j'en trouverais la preuve dans l'embarras où j'ai été tout à l'heure pour spécifier un genre de monument où l'industrie propre à notre temps se résument. Chose étrange, et qui ne s'est plus vue, ce que l'industrie construit de plus grandiose à présent, ce sont, non des produits, mais des outils industriels, à savoir de grandes fabriques, des gares immenses, des machines prodigieuses. Comparez à ces laboratoires de géants, qu'on appelle des forges ou des ateliers de construction, ce qui sort de là, même de plus important. Une belle maison, un beau théâtre, un hôtel de ville; combien ces œuvres de notre industrie sont mesquines auprès de ses demeures! Combien surtout les petites magnificences de notre luxe privé ou public pâlissent auprès de nos expositions industrielles, où la seule utilité des produits est de se montrer? C'était l'inverse jadis, quand de misérables huttes de fellahs des pharaons, quand d'obscures échoppes d'artisans du moyen âge, entouraient la pyramide ou la cathédrale gigantesque, dressée en l'air par le faisceau de leurs efforts combinés. On dirait que l'industrie maintenant est pour l'industrie, comme la science pour la science.

II

Nous venons de voir que le progrès social s'accomplit par une suite de substitutions et d'accumulations. Il importe assurément de distinguer ces deux procédés, et l'erreur des évolutionnistes est de les confondre ici comme partout. Le mot évolution peut-être est mal choisi. On peut dire pourtant qu'il y a évolution sociale quand une invention se répand tranquillement par imitation, ce qui est le fait élémentaire des sociétés; et même quand une invention nouvelle, imitée à son tour, se greffe sur une précédente qu'elle perfectionne et favorise. Mais dans ce dernier cas pourquoi ne pas dire plutôt qu'il y a *insertion*, ce qui serait plus précis? Une philosophie de l'insertion universelle serait une heureuse rectification apportée à la théorie de

l'universelle évolution. — Enfin, quand une invention nouvelle, microbe invisible au début, plus tard maladie mortelle, apporte à une invention ancienne, à laquelle elle s'attache, un germe de destruction, comment peut-on dire que l'ancienne a évolué? Est-ce que l'Empire romain a évolué le jour où la doctrine du Christ a inoculé le virus de négations radicales opposées à ses principes fondamentaux? Non, il y a dans ce cas contre-évolution, révolution si l'on veut, nullement évolution. — Au fond, sans nul doute, il n'y a ici, comme précédemment, que *des* évolutions, élémentairement, puisqu'il n'y a que des imitations; mais, puisque ces évolutions, ces imitations, se combattent, c'est une grande erreur de considérer le tout, formé de ces éléments en conflit, comme *une seule* évolution. Je tenais à faire cette remarque en passant.

— Autre remarque plus importante. Quel que soit le procédé employé pour supprimer le conflit des croyances ou des intérêts et pour établir leur accord, il arrive presque toujours (n'arrive-t-il pas toujours?) que l'harmonie ainsi produite a créé un antagonisme d'un genre nouveau. Aux contradictions, aux contrariétés de détail, on a substitué une contradiction, une contrariété de masse, qui va chercher, elle aussi, à se résoudre, sauf à engendrer des oppositions plus hautes, et ainsi de suite jusqu'à la solution finale. Au lieu de se disputer les uns aux autres le gibier, les têtes de bétail, les objets utiles, un million d'hommes s'organisent militairement et collaborent pour l'asservissement du peuple voisin. En cela leurs activités, leurs désirs de gain, trouvent leur point de ralliement. Et, de fait, avant le commerce et l'échange, le militarisme a dû être longtemps le seul dénouement logique du problème posé par la concurrence des intérêts. Mais le militarisme engendre la guerre, la guerre de deux peuples substituée à des millions de luttes privées. — De même, au lieu d'agir chacun de leur côté, de s'entraver ou de se combattre, une centaine d'hommes se mettent à travailler en commun dans une usine : leurs actions cessent d'être contraires, mais une contrariété inattendue naît de là, à savoir la rivalité de cette usine avec telle ou telle autre qui fabrique les mêmes produits. Ce n'est pas tout, les ouvriers de chaque fabrique sont intéressés ensemble à sa prospérité, et, en tout cas, leurs désirs de production, grâce à la division du travail organisé, convergent vers le même but; les soldats de chaque armée ont un intérêt commun, la victoire. Mais en même temps la lutte entre ce qu'on appelle le capital et ce qu'on appelle le travail, c'est-à-dire entre l'ensemble des patrons et l'ensemble des ouvriers¹,

1. Cela est tellement vrai que, dès le xvi^e siècle (Voy. Louis Guibert, *les Anciennes Corporations en Limouzin*, etc.), « en face des syndicats de patrons (des corpo-

et aussi bien la rivalité entre les divers grades de l'armée, entre les diverses classes de la nation, sont provoquées par cet accord imparfait. Ce sont là des problèmes téléologiques soulevés par les progrès mêmes de l'organisation industrielle ou militaire, de même que le progrès des sciences pose des problèmes logiques, révèle des antinomies rationnelles, solubles ou insolubles, que l'ignorance antérieure dissimulait. Le système féodal d'une part, d'autre part la hiérarchie ecclésiastique avaient puissamment pacifié les passions et solidarisé les intérêts au moyen âge. Mais le grand et sanglant conflit entre le Sacerdoce et l'Empire, entre les Guelfes, partisans du pape, et les Gibelins, partisans de l'Empereur (duel logique au début, devenu plus tard duel téléologique, c'est-à-dire politique), est né du choc de ces deux harmonies non harmonisables entre elles sans la mise hors combat de l'un des deux adversaires. — La question est de savoir si ces déplacements de contradictions et de contrariétés ont été avantageux, et si l'on peut espérer que l'harmonie des intérêts ou des esprits soit jamais complète, sans compensation de dissonance; si, en d'autres termes, une certaine somme de mensonge ou d'erreur, de duperie ou de sacrifice, ne sera pas toujours nécessaire pour maintenir la paix sociale.

Quand le déplacement des contradictions et des contrariétés consiste à les centraliser, il y a assurément avantage. Si cruelles que soient les guerres provoquées par l'organisation des armées permanentes, cela vaut mieux encore que les innombrables combats des petites milices féodales ou des familles primitives; si profonds que soient les mystères révélés par le progrès des sciences, si grand que soit l'abîme creusé entre les écoles philosophiques par les questions nouvelles où elles se combattent par des arguments puisés au même arsenal scientifique, il n'est pas permis de regretter les temps d'ignorance où ces problèmes ne se posaient pas. La science, en somme, a plus satisfait de curiosité poignante qu'elle n'en a suscité, la civilisation a plus satisfait de besoins qu'elle n'a fait naître de passions. Les inventions et les découvertes sont des cures par la méthode substitutive. Les inventions, en calmant les besoins naturels et faisant surgir des besoins de luxe, substituent à des désirs très puissants des désirs moins puissants. Les découvertes remplacent les premières, les ignorances, très anxieuses, par des *inconnues* peut-être aussi nombreuses, mais à coup sûr moins inquiétantes. — Puis, ne voyons-

nous pas le terme où cette transformation protéiforme de la contrariété (on trouve des syndicats d'ouvriers organisés ». Les compagnonnages alors, à Paris, à Lyon et ailleurs, « fournissent aux imprimeurs, aux boulangers, aux chapeliers, des ressources pour résister aux maîtres ».

diction et de la contrariété nous achemine? Le jeu de la concurrence aboutit fatalement à un monopole, le libre-échange et le laisser-aller courent à une organisation socialiste du travail; et la guerre tend à hypertrophier les États, à produire d'énormes agglomérations, jusqu'à ce que l'unité politique du monde civilisé se consume enfin et assure la paix générale. Plus s'accroît, plus grandit le conflit *de masse* provoqué par la suppression des conflits de détail, au point même de faire parfois regretter ceux-ci, plus ce résultat pacifique devient inévitable. Quand l'armée royale s'est substituée dans chaque État aux milices provinciales ou seigneuriales, cette armée a commencé par compter un nombre de soldats très inférieur à l'effectif total de ces milices, et, par suite, le conflit des armées royales était loin d'égaliser en étendue de péril la somme des conflits qu'il évitait; mais cet avantage, je le sais, a été en diminuant à mesure qu'une nécessité inéluctable a forcé chaque État d'augmenter son contingent militaire, si bien que de nos jours les grandes nations en sont venues à mettre sur pied tous les hommes valides. Alors tout le profit de la civilisation à cet égard s'évanouirait si, précisément, l'énormité des armées ne présageait l'imminence de quelque conflagration définitive suivie d'une conquête colossale, unifiante et pacifiante.

Cette conclusion semble sortir fatalement des prémisses posées par tout cet article. Toutefois, il n'est nullement certain que ce but idéal poursuivi par la téléologie sociale en œuvre et aussi bien le but idéal analogue poursuivi par la logique sociale en activité, c'est-à-dire la communion spirituelle de toute l'humanité en une théorie unique et définitive, soient jamais atteints. Il se peut que le progrès s'arrête en route, et nous avons à indiquer les solutions provisoires, parfaitement distinctes, que le problème social comporte.

Quand les forces de foi qui s'agitent dans une société ont cessé de s'orienter vers un même crédo religieux ou d'aspirer à une conciliation scientifique, on voit les théoriciens se blottir chacun à part dans leur petit système, soit pour s'y applaudir soi-même, soit pour y bombarder le système d'autrui. De même, quand les forces de désir qui fermentent dans une société ne trouvent plus à s'épancher en haut, dans quelque large aspiration commune, telle que l'unité allemande rêvée avant 1870, ou l'unité italienne rêvée avant 1860, ou l'unité de l'ancien monde hellénique rêvée aujourd'hui par tous les Grecs d'Europe et d'Asie Mineure, ou le panslavisme rêvé par les Russes, ou la domination universelle du Pape rêvée jadis par tant de chrétiens, ou la conquête islamique du monde entier rêvée par les Arabes, ou aussi bien la gloire immortelle de Rome rêvée par les Romains, la venue du Messie rêvée par les Juifs, le *salut* mystique

rêvé de tout temps par tout cœur religieux, etc. — quand donc les forces de désir éparses dans une nation n'ont plus un même objet, soit réel mais indivisible et propre à les concentrer, soit imaginaire mais divisible à l'infini, susceptible d'être possédé par tous sans gêne mutuelle, et propre à les fortifier par leur mutuel exemple, il est inévitable alors que ces activités sans emploi supérieur, se tournant contre elles-mêmes, prennent pour objet les biens réels inférieurs possédés par autrui et les lui disputent, à moins que chacune d'elles ne se satisfasse, sans convoitise, par l'amour exclusif de son petit domaine personnel.

Ainsi, il n'y a que trois états possibles des forces de foi contenues dans une nation : l'*unanimité religieuse*, la *tolérance* et la *discussion*. Et il n'y a que trois états possibles des forces de désir qu'une nation renferme : l'*unanimité patriotique*, la *résignation* et l'*envie*. Une branche importante des croyances nationales mérite un examen à part, je veux dire les croyances subjectives, les orgueils, la confiance plus ou moins grande de chacun en soi-même. Les orgueils présentent une division analogue. Ils peuvent converger fortement en une grande admiration collective pour un grand homme ou pour une grande chose personnifiée. Mais, quand cette illusion nationale se dissipe, les amours-propres se rabaissant et sentant leur contradiction innée, puisque chacun se juge supérieur à autrui, se tournent en dénigrements mutuels, à moins qu'ils ne s'isolent en fiertés dignes et muettes. L'*admiration*, la *fierté*, le *mépris* : telles sont donc les trois positions sociales, seules possibles, des orgueils rapprochés.

Maintenant, si l'on superpose ces trois divisions tripartites en un même tableau, on remarquera l'affinité qui unit les termes de même rang dans les trois séries. Les peuples qui ont brillé par leur unanimité patriotique ont été non moins remarquables, en général, par leur unanimité religieuse et par l'enthousiasme de quelque grande admiration; les peuples vraiment tolérants (par exemple, de nos jours, les Turcs d'Asie) sont en même temps résignés et fiers; et les peuples discuteurs sont en même temps envieux et méprisants. La première de ces positions est seule un état d'équilibre stable et mobile à la fois; la seconde n'est un état d'équilibre stable qu'à la condition d'être un état d'équilibre immobile, chez les peuples épuisés; quant à la troisième, c'est un état de déséquilibre et de crise. L'histoire s'est chargée de réaliser à nombreux exemplaires ces trois solutions différentes du problème formulé par la logique et la téléologie des sociétés.

Dans plusieurs articles antérieurs et déjà anciens (si les lecteurs de la *Revue* veulent bien s'en souvenir), j'ai indiqué en passant les

caractères généraux, assez difficiles à préciser d'ailleurs, des transformations linguistiques, religieuses, politiques, juridiques, industrielles, esthétiques, qui accompagnent le passage de l'imitation — coutume à l'imitation — mode et *vice versa*. J'ai à faire remarquer à présent que la raison d'être de ces caractères nous est donnée par les considérations présentées aujourd'hui. En effet, nous savons que la logique individuelle et la logique sociale, la téléologie individuelle et la téléologie sociale, font deux, et poursuivent leur œuvre séparément. Elles la poursuivent, en outre, avec une ardeur très inégale, tantôt l'une tantôt l'autre prenant l'avance. N'oublions pas d'abord leur distinction. Voici cent philosophes ensemble : chacun d'eux a son système dont toutes les parties sont fort bien liées ; en chacun d'eux la logique individuelle a atteint sa perfection. Mais, qu'ils essaient de se parler, leur contradiction éclatera et rendra leur rapport absolument anti-social. Au contraire, prenez cent barbares d'une même tribu : sur tous les points, ils sont d'accord, professant les mêmes dogmes ; mais ces dogmes, en chacun d'eux, se contredisent, fouillis de notions coagulées on ne sait pourquoi, sans que personne s'aperçoive de leur nature inconciliable. Ici, c'est l'inverse : la logique sociale est parfaite, la logique individuelle embryonnaire. De même, réunissez cent brigands de génie : chacun d'eux a son plan admirablement combiné, c'est le chef-d'œuvre de la téléologie individuelle ; mais tous ces plans se contrarient entre eux et s'excluent réciproquement : la téléologie sociale est nulle. Inversement, je regarde, dans un pays quelconque, pourvu qu'il soit paisible et laborieux, cent honnêtes gens de l'espèce moyenne et conformiste : ils n'ont jamais ni querelles ni procès, ils échangent en paix leurs produits, ils respectent leurs droits réciproques ; l'accord social de leurs conduites est au comble. Mais chacune de leurs conduites est un tissu d'inconséquences : par exemple, ils aspirent à la fois, sans s'apercevoir de cette absurdité, au salut chrétien par l'aumône et à la richesse par des spéculations cupides que la morale évangélique proscriit. — Pour que le progrès humain se déploie, il faut donc que la logique et la téléologie individuelles ne chôment pas pendant que la logique et la téléologie sociales opèrent. Aussi les voit-on collaborer, mais avec une énergie variable et intermittente.

Les âges de logique ou de téléologie individuelle dominante, c'est-à-dire de libre examen, sont caractérisés par le développement de la critique et de l'invention. Ils correspondent, on le remarquera, aux âges de mode dominante. Voilà pourquoi chaque éruption de mode est suivie d'une empreinte plus rationnelle, plus personnelle, plus logique (au sens habituel, individuel, du mot) laissée aux langues, aux

religions, aux constitutions, aux lois, aux mœurs, aux arts, et d'un cachet *artistique* apposé sur tous les produits, même industriels. — Les temps de logique et de téléologie sociales dominantes, de conformismes rigoureux, sont calmes et prospères; ce sont d'ordinaire les temps de coutume régnante. Les notions les plus contradictoires et les routines les plus absurdes s'y conservent religieusement.

En somme, la logique individuelle, la téléologie individuelle, est l'ensemble des lois qui règlent la sélection des images (de croyances ou de désirs) en lutte, et la combinaison des images en concours; la logique sociale, la téléologie sociale, est l'ensemble des lois qui règlent la sélection des imitations en lutte et la combinaison des imitations en concours. Au fond de tout ceci, donc, il n'y a que des imitations comme au fond de tout cela il n'y a que des souvenirs. Il n'en est pas moins vrai que le fonctionnement de la logique et de la téléologie sociales peut avoir pour effet de rendre une société très dissemblable à elle-même, quoique ce fonctionnement ait consisté en actes d'imitation. Cette étrangeté d'ailleurs va nous paraître très intelligible, et même peut nous aider à comprendre une singularité analogue, mais inexplicée, que nous présente le monde vivant.

On sait que les caractères biologiques des progéniteurs ne se transmettent pas toujours à leur descendant et parfois franchissent une ou plusieurs générations. Tantôt d'un père et d'une mère remarquables naît un fils inintelligent, tantôt deux parents vulgaires donnent naissance à un homme de génie. Pour expliquer ce fait, Galton (dans *Hereditary genius*) compare l'accouplement sexuel, dans ce cas, à la réunion électorale, en un seul collège, de deux pays voisins dont l'un donne la majorité au parti tory, l'autre au parti whig, d'où il résulte qu'un troisième parti, par exemple le parti irlandais, quoique en minorité dans les deux, devient prépondérant par la neutralisation mutuelle des deux autres. A mon point de vue, cette comparaison serait plus exacte, si Galton disait que les caractères des parents, réunis dans le germe fécondé, sont comme des inventions concurrentes (c'est-à-dire des imitations concurrentes, car une invention ne compte socialement que si elle a déjà commencé à être imitée) qui cherchent à se disputer un nouveau champ, un nouveau débouché d'exploitation imitative, à savoir le nouvel être en voie de croissance. Quand, à Buenos-Ayres, par exemple, ou dans toute autre colonie qui tend à s'accroître comme un germe vivant, plusieurs industries européennes répondant au même but par des moyens différents dont l'un exclut l'autre, sont importées à la fois dès la naissance de la colonie, l'une et l'autre s'efforcent de recruter des clients et dans une certaine mesure y parviennent. Avant peu on

y voit en présence deux courants d'imitation qui se rencontrent et tendent à se prolonger l'une aux dépens de l'autre. Que va-t-il résulter de là? Plusieurs phénomènes, suivant les divers cas qui peuvent se présenter. Si les deux industries concurrentes (deux fabriques de bitter différent, deux fabriques de faïence, etc.) luttent à armes à peu près égales, on verra une troisième industrie, beaucoup plus faible et inaperçue jusque-là, triompher à la faveur de leur opposition. Supposez, dans ce cas, que les trois industries émanent à la fois de la mère-patrie ou bien de deux États d'Europe, où les deux premières sont très répandues et la troisième presque inconnue, il arrivera que, sous le rapport industriel dont il s'agit, la colonie ne ressemblera nullement à la métropole ou aux États en question, ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait copié cette métropole ou ces États. *Les lois de l'imitation ont donc été obéies, alors même qu'il semble n'y avoir pas eu imitation*, de même que les forces motrices produisent leur effet total conforme aux lois de la mécanique, alors même que leur équilibre à un certain moment se traduit par le repos du point matériel auquel elles s'appliquent.

En second lieu, il peut arriver que, des deux industries rivales dont j'ai parlé, l'une l'emporte décidément sur l'autre par les avantages intrinsèques ou extrinsèques dont elle dispose; dans ce cas, elle se répandra seule et refoulera l'autre, la troisième restant dans son néant. — Il peut se faire enfin que la supériorité de la première sur la seconde ne soit pas suffisante pour écraser celle-ci, qui parviendra à vivre en un petit domaine réservé et préservé. — Dans tous les cas, il y aura différenciation de la colonie, quoique en somme, je le répète, la colonisation ait été avant tout une œuvre d'imitation. — J'excepte le cas, bien entendu, où de nouvelles inventions auraient surgi dans le cerveau des colons. Ce cas correspond à celui où les descendants présentent des qualités spéciales dont le germe même ne préexistait pas chez les parents ni chez les ancêtres. — Ainsi, la logique sociale règle la lutte ou l'accord, la soustraction ou l'addition des imitations en présence dans une nation naissante ou croissante, de la même manière que la logique vitale, pourrait-on dire en donnant un nom à ce qui n'en a pas reçu dans la langue des naturalistes, règle la lutte ou l'accord des hérédités en présence dans un organisme naissant ou croissant.

Il est facile d'expliquer l'atavisme, l'hérédité à longue portée, par application de l'idée précédente. A chaque moment de l'histoire, en chaque peuple, il y a, outre les découvertes et les inventions, outre les croyances et les besoins qui y règnent et y colorent de leur teinte propre l'état social, beaucoup d'autres découvertes qui aspirent à se

faire admettre, beaucoup d'autres inventions qui aspirent à se faire utiliser. Ce sont parfois des idées et des recettes très anciennes, conservées dans quelques familles, à l'usage d'une clientèle restreinte, ou dans le fond de quelques mémoires, dans le coin de quelque bibliothèque monacale. Aussi longtemps que ces idées ont été contredites par les opinions en vogue (par exemple, les idées d'Épicure par les dogmes chrétiens, l'hypothèse pythagoricienne sur le mouvement de la terre autour du soleil par la foi en la vérité absolue des livres hébreux); aussi longtemps que ces inventions ont été stérilisées par des inventions jugées plus utiles ou par des croyances hostiles aux besoins qu'elles étaient propres à satisfaire, ou par des habitudes enracinées contraires à ces besoins (par exemple, certaines industries des anciens Romains, les thermes, les amphithéâtres, les aqueducs et les ponts, par le changement chrétien des mœurs et des goûts); ces découvertes et ces inventions, quoique subsistantes au fond de la société, n'y ont joué aucun rôle apparent. Mais le jour où quelque cause nouvelle (par exemple l'apparition des sciences modernes contraires au dogme chrétien, ou du luxe moderne contraire aux mœurs chrétiennes) a fait tomber ou a ébranlé l'obstacle qui s'opposait à leur propagation dans le public, aussitôt elles se sont remises à circuler; de là, le phénomène qu'on a appelé *renaissance* ou *restauration* à diverses époques. Rien de plus semblable aux faits d'atavisme. Mais je ne veux pas insister davantage sur ces comparaisons du monde social avec le monde vivant, encore que j'y cherche, non à éclairer celui-là par celui-ci, comme on a l'habitude abusive de le faire, mais au contraire celui-ci par celui-là.

G. TARDE.